

Philippe COMBESSIE

Comportements sexuels, normes et représentations

Master « Sociologie » (M1 & M2), 1^{er} semestre

Présentation :

Ce séminaire s'attache à développer l'analyse de différents domaines concernant les normes sexuelles, les représentations de la sexualité et, de façon générale, les comportements sexuels. On abordera en particulier : le caractère socialement construit de la sexualité humaine, l'entrée dans la vie sexuelle adulte, les pratiques marginales ou désignées comme déviantes et leurs représentations respectives. On accordera une attention particulière aux modalités d'enquête sur ces terrains particuliers.

L'approche en termes de « sexualité négociée » sera privilégiée, en lien avec le numéro éponyme de la revue *Ethnologie française* (2013), le volume « Sexualités » de *Hermès, La Revue* (2014) et le récent volume « Dettes de sexe ? » du *Journal des anthropologues* (2019). De nombreuses entrées disciplinaires seront envisagées, croisées avec la sociologie, qui reste prépondérante.

Cette année 2019-2020, nous nous intéresserons au film *Lutine*, réalisé par Isabelle Broué – dont le premier long métrage, intitulé *Tout le plaisir est pour moi*, sorti en salles en 2004, traitait, sur le ton de la comédie, du plaisir féminin. Après que nous aurons vu le film *Lutine*, le mercredi 9 octobre, nous pourrions en discuter avec la réalisatrice, qui viendra s'entretenir de ses intentions avec nous.

Texte n°1 : Émile DURKHEIM [1911], « Débat sur l'éducation sexuelle » (titre donné par Victor KARADY), *Textes. 2. Religion, morale, anomie*, Paris : Éditions de Minuit, 1975, pp. 241 à 251 (extraits)

S'il y a une pudeur, l'acte sexuel est l'acte impudique par excellence ; il viole la pudeur, il en est la négation et, puisqu'elle est une vertu, il a, par cela même, un caractère immoral. Mais, d'un autre côté, il n'est pas d'acte qui lie plus fortement les êtres humains ; il a une puissance associative et, par conséquent, moralisatrice, incomparable. Est-il étonnant que, en face d'une relation aussi complexe, aussi ambiguë, la conscience morale reste hésitante, troublée, perplexe, divisée contre elle-même ? Elle ne peut ni le préconiser, ni le condamner, ni le louer, ni le flétrir, ni surtout le déclarer indifférent ; car s'il l'émeut en des sens contraires, il n'est pas un côté par où il la laisse insensible. C'est pourquoi elle l'accepte, mais tout en prescrivant qu'il s'enveloppe d'ombre et de mystère.

[...]

Je suis bien loin de vouloir exclure la raison du domaine des relations sexuelles, je crois, au contraire, qu'elle doit s'y appliquer sans cesse. Seulement, elle ne doit pas s'appliquer uniquement aux gestes extérieurs qui les manifestent et qu'étudie le physiologiste, mais aussi aux sentiments, aux idées, aux institutions qui donnent à ces relations leur forme spécifiquement humaine.

Texte n°2 : Bronislaw MALINOWSKI [1921], *La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives*, traduction française par Samuel Jankélévitch¹, Paris : Petite Bibliothèque Payot, 2000, pp. 132-139 (extraits).

LA PLASTICITÉ DES INSTINCTS HUMAINS

[...] Aussi bien dans les communautés humaines que dans les communautés animales nous avons constaté l'existence de démarches amoureuses, circonscrites dans l'espace, limitées dans le temps et présentant des formes définies. En outre, dans les unes et dans les autres le rapprochement sexuel, fondé sur le choix, aboutit à une vie matrimoniale dont le mariage monogamique constitue le type dominant. Enfin, les soins et les obligations dont les parents doivent s'acquitter envers les enfants sont à peu près les mêmes chez l'homme que chez l'animal. La préservation de l'espèce, grâce à des rapprochements sexuels sélectifs, l'exclusivité conjugale et les soins à donner aux enfants : tels sont les buts visés aussi bien par les institutions humaines que par les dispositions instinctives des animaux.

Mais, à côté de ces analogies, on constate des différences considérables. Différences qui portent moins sur les fins que sur les moyens de réaliser les fins. Le mécanisme de la sélection sexuelle, celui qui maintient les rapports matrimoniaux et celui qui assure les soins dus à la progéniture sont, chez l'animal, entièrement innés et reposent sur certaines dispositions anatomiques, résultent de modifications physiologiques et constituent des réactions instinctives. Ces réactions sont exactement les mêmes chez tous les individus de l'espèce. Chez l'homme, on se trouve en présence de mécanismes différents. Bien que la tendance générale à se livrer à des démarches

¹. Médecin, également traducteur de Freud et Hegel en français ; père de Vladimir Jankélévitch.

amoureuses, à mettre la sélection à la base des rapprochements sexuels, à prodiguer des soins à la progéniture, soit aussi forte chez lui que chez l'animal, elle ne présente plus de limites aussi précises, d'un bout de l'espèce à l'autre, que chez ces derniers. Ces limites ont été remplacées par des limitations culturelles. L'impulsion sexuelle est en état d'activité permanente ; il n'existe pas de période de rut, à l'expiration de laquelle la femme cesserait d'exercer un attrait quelconque. La paternité naturelle n'existe pas non plus, et même l'attitude de la mère n'est pas déterminée uniquement par des réactions innées. À la place des déterminantes instinctives précises auxquelles obéit l'animal, nous avons des éléments culturels qui façonnent et modèlent les tendances innées. Tout cela implique un profond changement dans les rapports entre l'instinct et le processus physiologique, d'une part, et leurs modifications possibles, de l'autre. A ce changement, nous avons donné le nom de « plasticité des instincts ». Cette expression caractérise tout l'ensemble des faits que nous venons de décrire et qui montrent que les divers éléments physiologiques servant à déclencher les instincts ont disparu chez l'homme, pour faire place à une éducation des instincts conforme à un schéma établi par la tradition et ayant pour but d'utiliser les tendances innées, pour inculquer à l'individu des habitudes-réactions culturelles. Nous avons soumis à une analyse concrète ces mécanismes créés par la culture : tabous prohibant l'inceste et l'adultère ; limites imposées aux manifestations de l'instinct sexuel ; normes morales et idéales, ainsi que mesures et dispositions pratiques, destinées à maintenir l'union entre mari et femme et constituant la sanction légale des liens conjugaux ; préceptes réglant et explicitant les tendances qui sont à la base de l'attitude des parents. Nous avons montré également que tous ces facteurs introduits par la culture suivent de près, dans leur action, les lignes générales que la nature impose au comportement animal. Mais dans le détail de leurs manifestations concrètes, les démarches amoureuses, le mariage, l'attitude des parents, subissent à l'état de culture de profonds changements et les forces qui, dans toutes ces manifestations, règlent la conduite humaine sont représentées, non plus par de simples instincts, mais par des habitudes qui ont été inculquées à l'homme par la tradition. La sanction sociale de la loi, la pression de l'opinion publique, la sanction psychologique de la religion et l'influence directe que les individus exercent les uns sur les autres remplacent les élans automatiques des instincts.

C'est ainsi que la culture ne pousse pas l'homme dans une direction qui l'écarte de la nature. Comme à l'état de nature, l'homme doit toujours courtiser sa future partenaire, laquelle reste toujours libre de choisir, de se donner ou de se refuser. Les deux partenaires doivent toujours rester fidèles l'un à l'autre, être prêt à accueillir la progéniture et à lui donner les soins nécessaires. C'est toujours la femme qui enfante, l'homme étant là pour la protéger. Aux parents incombe toujours le devoir d'élever et d'éduquer les enfants, auxquels, à l'état de culture, ils restent aussi attachés que le sont les animaux à leur progéniture. Mais toutes ces manifestations présentent chez l'homme des modalités infinies, au lieu d'un seul type fixe que l'équipement instinctif impose à tous les individus d'une espèce animale. La réponse instinctive directe est remplacée par des normes établies par la tradition. La coutume, la loi, les règles morales, le rituel et les valeurs religieuses interviennent à toutes les phases de la vie amoureuse, conjugale et familiale.

« DE L'INSTINCT AU SENTIMENT (extraits) »

[...] Divers facteurs, tels qu'intérêt personnel, perspective d'avantages économiques et d'avancement social peuvent modifier l'attrait qu'une jeune fille exerce

sur un jeune homme, et *vice versa*, et cela aussi bien dans les sociétés de culture rudimentaire que dans les civilisations ayant atteint un niveau de développement très élevé. Ces questions une fois réglées, l'attitude passionnelle s'établit peu à peu à la suite de démarches amoureuses accomplies conformément à la tradition et aux coutumes en vigueur dans une société donnée. Lorsque la certitude de l'attachement réciproque est acquise, la décision de sceller l'union par le mariage introduit dans les relations un premier élément contractuel et leur donne un caractère sociologique plus ou moins défini. Cette période constitue une préparation à la vie conjugale proprement dite, avec les liens qu'elle comporte, liens légaux astreignant les époux à une vie en commun dans laquelle les éléments sexuels comme tels continuent cependant à jouer un rôle prédominant, mais qui implique de nouvelles attitudes affectives. Il est en effet important de noter que le passage des démarches amoureuses préliminaires au mariage (passage qui, dans toutes les sociétés, a fourni le prétexte à des proverbes et à des plaisanteries) rend nécessaire une nouvelle adaptation, précise et difficile, des attitudes : sans que les éléments sexuels se trouvent éliminés de leur rapports et sans que le souvenir de leurs démarches amoureuses se trouve effacé de leur mémoire, les époux voient se dresser devant eux de nouveaux intérêts et éprouvent de nouvelles émotions dont ils ne peuvent pas ne pas tenir compte. Les nouvelles attitudes que comportent ces intérêts et émotions exigent de la part de l'un et de l'autre une grande dose de patience et de tolérance réciproque, chacun devant renoncer à n'estimer l'autre qu'en raison de son attrait sexuel. Le charme qu'on avait subi au début et la reconnaissance pour les plaisirs érotiques que chacun avait procurés à l'autre pendant la phase initiale de leurs rapports, gardent une valeur psychologique précise et entrent comme partie intégrante dans leurs sentiments ultérieurs ; et cela en vertu de la loi qui régit les sentiments humains en général et qui veut que le souvenir d'un état affectif ne se perde jamais et vienne s'incorporer aux états affectifs ultérieurs.

[...]

Une société organisée s'attache à subordonner les penchants sexuels des hommes et des femmes à des considérations économiques et sociales et à des idées religieuses. Elle édicte des règles d'exogamie, de division en castes, d'incompatibilité mentale qui interdisent certains rapprochements sexuels, tandis qu'elle confère à d'autres le prestige trompeur de l'attrait économique, de la promesse d'un rang élevé, d'une position sociale supérieure. Dans les rapports entre parents et enfants la tradition introduit également certaines attitudes qui devancent même le but auquel elles doivent répondre. L'action des mécanismes sociologiques apparaît particulièrement importante, lorsqu'on en étudie les manifestations dans la mentalité, en voie de développement, de la jeune génération. L'éducation, surtout dans les sociétés un peu primitives, a lieu, non par l'enseignement direct de principes sociologiques, moraux et intellectuels, mais plutôt à la faveur de l'influence que l'ambiance culturelle exerce sur les jeunes esprits. C'est ainsi que l'enfant se familiarise avec les principes qui président à la hiérarchie des castes, des rangs et des clans, grâce aux mesures concrètes qui l'obligent à fuir certains contacts, à manifester certaines préférences et à faire preuve de certaines soumissions. Un certain idéal se trouve ainsi gravé dans l'esprit, et au moment où s'éveille chez lui l'intérêt sexuel, le jeune homme est au courant de tous les tabous, de tous les stimulants, de toutes les formes de démarches amoureuses permises, des conditions auxquelles doit répondre un mariage, pour être désirable. Il importe au plus haut point de reconnaître que cette formation progressive de la jeunesse, son imprégnation progressive par les idéaux de la société, s'effectue, non dans une atmosphère plus ou moins mystérieuse,

mais à la faveur d'un certain nombre d'influences concrètes et précises. Si, reprenant les idées que nous avons exposées dans les premiers chapitres de ce livre, nous les utilisons une fois de plus pour suivre la vie d'un paysan européen ou celle d'un primitif mélanésien, nous verrons que ce qui, de part et d'autre, fait l'éducation des enfants, ce sont les réprimandes et les blâmes que leur adressent les parents, c'est l'opinion publique qui s'exprime par la bouche des plus âgés, ce sont enfin les sentiments de honte et de malaise que les enfants éprouvent devant les réactions que certaines formes de leur conduite provoquent dans leur entourage. C'est ainsi que naissent les catégories du décent et de l'indécent, c'est ainsi qu'on prend l'habitude d'éviter certaines relations prohibées, qu'on se sent attiré vers d'autres groupes sur lesquels ne pèse aucun tabou et qu'on réussit à différencier par de fines nuances les sentiments, selon qu'ils ont pour objet le père, la mère, l'oncle maternel, le frère ou la sœur. Le dernier et le plus puissant soutien de ce système de valeurs culturelles est constitué par les structures matérielles de l'habitation, par l'organisation de la vie domestique et de tout ce qui constitue le ménage. C'est ainsi qu'en Mélanésie la maison familiale individuelle, les quartiers des célibataires, les dispositions relatives au mariage patrilocal et aux droits transmis de manière matrilineaire, tout cela se trouve associé, d'une part, à la structure des villages, des maisons et à la nature des divisions territoriales, et d'autre part, à des commandements, des tabous, des lois morales, à des sentiments diversement nuancés. Nous avons là une preuve que l'homme exprime ses attitudes affectives dans toutes sortes de dispositions d'ordre juridique, social, matériel, lesquelles, à leur tour, réagissent sur sa conduite et sa manière d'envisager les choses. L'homme façonne son milieu, pour l'adapter à ses attitudes culturelles, et ce milieu ainsi transformé par lui engendre chez lui, à son tour, des sentiments liés à la culture dont il fait partie.

Nous touchons ici à un point très important, dont l'examen nous permettra de comprendre pourquoi les instincts humains devaient évoluer dans le sens de la plasticité grandissante et pourquoi les réactions innées de l'homme devaient subir la transformation en ce que j'appelle attitudes ou sentiments.

Texte n°3 : André BÉJIN, Michaël POLLAK [1977], « La rationalisation de la sexualité », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, vol. LXII, pp. 105-125 (extraits)

La rationalisation de la sexualité a été rendue possible par [...] l'émergence d'une comptabilité du plaisir sexuel ayant pour unité de mesure l'« orgasme idéal ». De cette rationalisation procède des formes nouvelles - plus subtiles - de contrôle de la sexualité (exigence de productivité sexuelle, règle du donnant-donnant de la jouissance, compulsion de communication, etc.). [...]

Il fallait, pour accomplir cette rationalisation [...] :

1) Que *l'intérêt sexuel* se soit suffisamment *différencié* de l'intérêt de procréation, c'est-à-dire, pour prolonger l'analyse célèbre de Marx sur le « travailleur libre », que *l'homo eroticus* soit devenu *libre* en tant que disposant à son gré de sa force de sexualité « comme de sa marchandise à lui », dans un but ne se pouvant réduire à la reproduction ;

2) Que les pratiques « sexuelles » ainsi autonomisées soient rendues *mesurables*, c'est-à-dire qu'elles puissent donner prise à des calculs « rationnels en finalité » reposant sur une *comptabilité* du plaisir.

Cette dernière condition nous semble essentielle. Max Weber a mis en évidence l'étroite relation entre le développement du capitalisme occidental et la dominance progressive de l'orientation « rationnelle en finalité »² [...]. Il a montré, en outre, que cette dominance a été favorisée historiquement par la « séparation du ménage (*Haushalt*) et de l'entreprise (*Betrieb*) », elle-même liée à l'émergence de la comptabilité rationnelle³. Pour que la rationalité en finalité s'inscrive dans l'espace de la « production sexuelle », il a fallu, homologiquement, que s'opère la disjonction de la production d'enfants et de la production de plaisir et qu'à cette dernière soit appliqué un système de mesure fiable et permettant des évaluations intersubjectives.

La prostitution, les sexualités marginales, mais peut-être également certains pans des pratiques sexuelles conjugales ont constitué, surtout à partir du XIX^e siècle, des *laboratoires de simulation* de normes, dont le domaine d'application s'étend peu à peu à tout l'espace de la production sexuelle. Dans ces laboratoires, non seulement l'objectif « plaisir » s'est autonomisé, non seulement les moyens alternatifs pour l'atteindre se sont différenciés, mais encore le plaisir lui-même, auparavant intersubjectivement non commensurable, est devenu l'objet d'évaluations « objectives » et « quantitatives ». Ce n'est cependant qu'au XX^e siècle que l'unité de compte du plaisir sexuel, l'orgasme, à la fois attribut presque nécessaire et étalon de mesure de ce plaisir, a pu émerger de l'état d'indifférenciation antérieur. [...]

On n'insiste pas suffisamment sur les bouffées d'angoisse et de culpabilité que provoque, de plus en plus, l'inaptitude à rentabiliser son « capital » sexuel. Ces phénomènes évoquent étrangement certaines réactions dépressives courantes lors des pertes d'emploi, même lorsque celles-ci n'entraînent pas de détériorations importantes du niveau de vie matériel. Au nombre des raisons de ces réactions à la perte d'une activité, on peut déceler un sentiment d'inutilité sociale, mais aussi la conscience aiguë d'une impuissance à faire fructifier un potentiel, à le faire rendre, ou encore à rendre, à rembourser sa « dette ». Les effets du *chômage sexuel* tendent à devenir analogues : même culpabilité de maintenir en friche des facultés sexuelles vouées, passé l'adolescence, à une inéluctable « détérioration » progressive ; même angoisse, qui ne disparaît pas mais souvent se renforce quand, en une inversion qui témoigne d'une suradaptation à la règle, l'on se sent obligé de verser dans le *stakhanovisme sexuel*. Ce ballottage angoissé, fréquemment observable, entre le minimum et le maximum de « rendement » est une illustration supplémentaire de l'asservissement croissant, dans le capitalisme avancé, de la sexualité à la problématique du rendement, en même temps qu'il manifeste la difficulté à perdre et à se perdre.

2. M. WEBER, *Économie et société*, t. 1 (1921) ; Paris, Plon, 1971, p. 22-23. « Agit de façon rationnelle en finalité celui qui oriente son activité d'après les fins, moyens et conséquences subsidiaires [...] et qui *confronte* en même temps rationnellement les moyens et la fin, la fin et les conséquences subsidiaires et, enfin, les diverses fins possibles entre elles » (p. 23).

3. Voir la traduction de l'avant-propos des *Gesammelte Aufsätze sur Religionssoziologie*, dans M. WEBER, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964, p. 20 sq. Dans une note du même ouvrage, Weber signale fort justement la continuité, « avec une inversion de signes », entre le rationalisme puritain de la sexualité et l'hygiénisme sexuel. Weber n'a cependant pas entrepris l'analyse de la transformation de la sexualité qui s'esquissait alors en ce début du XX^e siècle. En outre, son pronostic nous semble, pour l'instant, infirmé, selon lequel « l'hygiène sexuelle moderne, par son inévitable appel à la « libération de tous les préjugés », risque de faire sauter le fond du tonneau auquel elle puise » (*op. cit.*, p. 203).

Modernisme et révolutionnarisme sexuels

Mais il ne faudrait pas croire qu'il y a nivellement des agents sociaux dans une servilité commune et une obédience généralisée. Tirant, à l'occasion, profit des « biens de légitimation » offerts par l'avant-garde « permissive » de la sexologie behavioriste, certaines fractions dominées mais ascendantes de la classe dominante semblent prospérer particulièrement, et souvent avec le maximum de bonne conscience possible, sur le marché sexuel en voie d'auto-organisation.

C'est que l'instauration de la commensurabilité [...] ne peut dissimuler que l'échange sexuel, même s'il est formellement échange d'équivalents, est en fait un échange inégal qui profite à ceux qui disposent d'une quantité suffisante d'actifs non sexuels (esthétique, matériels, symboliques) et qui, tout en respectant les règles d'un marché qui les avantage, sont les mieux à même de prendre leurs distances vis-à-vis de ces règles, de jouer avec elles. Alors que les sans valeur sont souvent réduits à se décharger périodiquement au bénéfice d'une prostitution qui s'industrialise et se rationalise ou, encore, à faire reconnaître leur productivité sexuelle intrinsèque dans des rapports souvent fondés sur le désir-mépris, les nouveaux « repus » de la sexualité moderne parviennent, en intégrant le registre sexuel dans leur calcul stratégique global, à améliorer leur position dans la hiérarchie multidimensionnelle sociale tout en accentuant la dévalorisation sexuelle des autres agents et donc le caractère inégal des échanges de satisfactions avec ceux-ci. Maîtrisant les règles des évaluations sexuelles réciproques, habiles à convertir incessamment leurs avantages d'un registre dans l'autre (matériel, sexuel, symbolique...), à revaloriser leur corps en tant que signe par une mise en valeur efficace (vêtements et autres ornements) et une mise en scène adéquatement différenciée selon le lieu où ce corps s'insère pour une durée limitée, ces « repus » se caractérisent, en outre, par leur plasticité normative et leur « tolérance ».

A l'opposition absolue licite/scandaleux, ils tendent à substituer un *continuum* différentiel s'ordonnant selon la distance à la « norme », en tant qu'habitude moyenne, c'est-à-dire selon le degré de « perversion ». Cette tolérance, cette admission, plus ou moins hypocrite, de la diversité renvoie à un habitus que les membres de ces fractions dominées-ascendantes de la classe dominante acquièrent le plus souvent dans leur pratique professionnelle. Apprenant à séparer leurs publics sans s'émouvoir des contradictions que cela entraîne, à « ne pas mettre leurs œufs dans le même panier », à « jouer sur tous les tableaux à la fois », ces « schizophrènes » de bon aloi parviennent à valoriser leur « capital » en convertissant systématiquement tout accroissement marginal de leurs actifs dans un champ de pratiques (*e.g.* économique, sexuel, intellectuel...) en accroissement marginal des actifs d'un autre champ. Il s'agit, en quelque sorte, d'une généralisation de la « double vie » : une vie multiple en kaléidoscope.

C'est dans les couches jeunes des fractions dominées-ascendantes de la classe dominante, à distance le plus souvent de la production matérielle (intellectuels, artistes, professions libérales, étudiants...), que s'épanouissent à la fois le modernisme et le révolutionnarisme sexuels. Le « modernisme sexuel » est l'idéologie qui permet de renouveler l'autojustification des appareils médicaux et des thérapeutes du sexe et d'assurer une circulation limitée des élites et des classes d'âge au sein de ceux-ci (par exemple, offrir la possibilité aux « hérétiques » de la sexologie et aux jeunes néo-freudiens audacieusement réformistes de se constituer des fiefs sans bouleversement intempestif). Il contribue à rendre peu à peu acceptables les ajustements futurs de la

politique d'aménagement de la sexualité que devront entreprendre les fractions dominantes de la classe dominante.

Quant aux discours du « révolutionnarisme sexuel », ils proviennent presque exclusivement des milieux intellectuels et artistiques, milieux privilégiés pour l'expérimentation et pour la critique sociales, mais aussi milieux où la pression distinctive, la nécessité de se particulariser pour survivre symboliquement, est profondément ressentie. On observe d'ailleurs, dans ces milieux, que des pratiques sexuelles diversifiées et/ou marginales, en tant qu'elles constituent une « expérience », c'est-à-dire un ensemble de traces mnésiques jouant comme capital, deviennent de plus en plus convertibles en des positions de « compétence sexuelle » qui, elles-mêmes, peuvent faciliter l'acquisition ou l'amélioration d'une position dans le champ intellectuel.

Ainsi, c'est à peu près dans les mêmes fractions de classe que se développent les initiatives « réformistes » et « révolutionnaires », la divergence d'orientation étant fonction de l'âge, du niveau de revenus, du degré de contamination par l'idéologie « thérapeute » (être « jeune », bénéficier de revenus « modiques », n'être ni médecin, ni psychanalyste... sont des traits qui prédisposent à adopter, quant à la sexualité, des orientations plus « révolutionnaires » que « réformistes-modernistes ». Et tout se passe un peu comme si, au sein de la grande machine de récupération, les fractions capitalistes-technocratiques déléguaient aux « réformistes » le soin d'éliminer les scories, de procéder à la normalisation et à la rationalisation du travail d'expérimentation des « révolutionnaires » pour pouvoir mieux utiliser ce dernier, sans risques pour leur légitimité, à la reproduction de leurs privilèges. On comprend que ce circuit fonctionne d'autant mieux que plus faible est la distance entre les positions de classe, et donc plus complet le recouvrement des codes culturels, des « réformistes » et des « révolutionnaires »...

Texte n°4 : Hugues LAGRANGE [1997], « Transitions vers la sexualité génitale », in : Hugues LAGRANGE, Brigitte LHOMOND (dir.), *L'entrée dans la sexualité. Le comportement des jeunes dans le contexte du sida*, Paris : La Découverte, pp. 119-126 (extraits)

À la question : « Quelle est l'expérience sexuelle des adolescents âgés de 15 à 18 ans ? », il y a une réponse simple qui s'appuie sur un constat quantitatif. Près de 50 % d'entre eux n'ont échangé que des baisers et des caresses du corps. La moitié d'entre eux sont puceaux au sens que l'on donne usuellement à ce mot et donc environ 50 % d'entre eux ont eu des rapports génitaux. Mais ce cinquante-cinquante peut laisser penser que l'entrée dans la sexualité s'opère comme un basculement autour d'un acte résumant presque à lui seul toute la vie sexuelle : le coït. Nous avons dit qu'un des faits nouveaux dans le domaine de la sexualité à la fin du XX^e siècle est la rapidité de la transition au coït du point de vue d'une génération, et sa lenteur du point de vue de l'individu. Entre le moment où les premiers 10 % d'une génération font cette expérience et le moment où celle-ci touche 70 % à 80 % de cette même génération, il ne se passe guère que trois ans et demi, contre plus de dix ans dans les générations nées au début du XX^e siècle. Réciproquement, et cela n'est pas moins marquant, pour chacun, garçon ou fille, la transition vers la sexualité génitale - au sens du délai entre les premiers baisers

et les premiers actes génitaux - s'est considérablement allongée : l'exploration physique de l'autre et de soi-même est, pour les filles comme pour les garçons, beaucoup plus progressive qu'elle ne l'était dans la première moitié du siècle. Cette graduation de l'entrée dans la sexualité relationnelle rend réductrice son traitement exclusif en termes d'âge au premier coït. Certes, cette expérience du coït implique, pour les filles plus que pour les garçons, un avant et un après, mais ce moment s'inscrit dans une série qui n'existe pas au début du siècle et il ne peut se comprendre en dehors d'elle.

SÉQUENCES ET VOIES

Nous allons, pour la commodité de l'exposé, aborder successivement les actes, leur organisation en séquence puis les changements de partenaire. La question « Quand a-t-on fait ceci ou cela ? » ne trouve pas de réponse adéquate si l'on n'envisage pas simultanément le fait qu'il a pu y avoir des changements de partenaires. En outre, nous allons tenter d'établir les connexions entre ces séquences d'actes, ces voies et les représentations, attentes et motifs qui les ont suscitées ou légitimées.

La séquence contemporaine

L'ensemble des pratiques sexuelles relationnelles décrites dans cette étude comprend six éléments : 1) le baiser ; 2) les caresses du corps ; 3) les caresses manuelles du sexe ; 4) les pratiques orogénitales ; 5) le coït ; 6) la sodomie. La masturbation, pratique sexuelle non relationnelle, n'est pas prise en considération ici. Au moment de leur dix-neuvième anniversaire, la grande majorité des jeunes ont pratiqué le coït, mais ni les pratiques orogénitales ni la sodomie n'ont atteint la fréquence qu'elles auront vers 20-25 ans. La description de ces configurations de pratiques chez les jeunes est inévitablement une coupe opérée dans un développement. Certains adolescents qui vont pratiquer la fellation ou la sodomie dans les mois qui suivent l'enquête ne l'ont pas encore expérimentée. Ces actes ne sont pas extérieurs à leur répertoire mais seulement ultérieurs.

Dans certains travaux récents, l'étude des comportements sexuels s'est inspirée des démarches de la sémiologie : ils s'intéressent au répertoire des actes, considérés comme des unités élémentaires. Dans cette perspective, nous désignons provisoirement par les termes « configurations d'actes » les ensembles composés d'un ou de plusieurs des six types d'actes élémentaires réalisés par un même individu au cours de sa vie sexuelle. Parmi les soixante-quatre configurations d'actes sexuels possibles, sept seulement suffisent à décrire les conduites de 90% des interviewés, les cinquante-sept autres configurations se présentant comme une myriade de singularités qui correspondent aux pratiques d'une fraction minime des jeunes gens.

Parmi les situations les plus fréquentes, il y a d'abord celles des jeunes qui :

- n'ont eu aucune pratique sexuelle relationnelle : 10 % [...]
- ont seulement échangé des baisers sur la bouche : 21 % [...]
- se sont embrassés et caressé le corps : 14 % [...]

Ceux qui ont eu des pratiques génitales se divisent en trois groupes majeurs :

- ceux qui ont tout fait, à l'exception de la sodomie : 16 % [...]
- ceux qui ont tout fait, sauf les caresses orogénitales et/ou la sodomie : 16 % [...]
- ceux qui n'ont fait qu'embrasser et échanger des caresses génitales : 7 % [...]

Les autres configurations d'actes sont très minoritaires. Il est remarquable qu'avant leur dix-neuvième anniversaire une fraction non négligeable de jeunes (près de 4 %) a essayé tous les actes élémentaires du répertoire sexuel [...].

L'adoption de configurations plus ou moins généralisées, plus ou moins centrées sur la pénétration, traduit les diverses formes de socialisation sexuelle. Les configurations de pratiques masculines - celles pour lesquelles les garçons dominent en proportion les filles - sont les deux configurations comprenant tous les actes du baiser au coït, dans un ordre « canonique » : embrasser, caresser, caresser le sexe, faire le coït [...]. Deux configurations ont une dominante féminine : l'une comprend toutes les pratiques à l'exception des pratiques orogénitales et de la sodomie (4), tandis que l'autre consiste à embrasser et rien d'autre (12). Ce qu'on peut résumer schématiquement en disant que les garçons privilégient les configurations comprenant la pénétration et que les filles privilégient la phase des baisers. La configuration « embrasser, se caresser mutuellement le sexe, à l'exclusion des caresses du corps » (10) est typiquement une configuration des apprentis. Le répertoire des élèves de l'enseignement professionnel est focalisé sur le coït et réduit la place des actes liminaires, singulièrement des caresses du corps. Réciproquement, ceux qui suivent un enseignement général accordent plus de place aux pratiques relevant du flirt.

L'enquête permet de tracer les premiers jalons de biographies affectives et sexuelles. Dans cette perspective, les actes sexuels deviennent les marques attestant des parcours qui ne sont pas seulement définis par la nature des actes faits, mais aussi par le moment de ce faire, par les délais qui séparent chaque acte et par le type de partenaire avec lequel ils ont été pratiqués. Qu'on ait échangé dans la même soirée des baisers et des caresses, qu'on ait le même jour eu des relations génitales ou que l'on ait passé du temps en échangeant seulement des baisers avant de caresser le corps de l'autre, c'est tout différent. Le moment de l'accomplissement d'un acte renvoie à des déterminations à la fois personnelles, interpersonnelles et sociales. Nous verrons ultérieurement si cela a lieu avec une personne du même sexe ou de l'autre sexe, d'un âge semblable ou distinct, une personne connue ou un inconnu.

Pour éviter d'exclure a priori des situations rares mais éventuellement révélatrices, nous avons envisagé toutes les séquences possibles. Quels sont les actes sexuels que l'on fait en premier ? Une séquence paraissait très improbable mais non pas impossible : commencer par les actes génitaux. Elle ne se produit cependant pratiquement jamais. Sachant que ni les pratiques orogénitales, ni le coït, ni les caresses génitales ne précèdent les caresses du corps et les premiers baisers, nous pouvons envisager deux commencements. Celui où l'on échange d'abord des baisers, et celui où l'on « se pelote » avant de s'embrasser. La première démarche rassemble 97 % des jeunes, tandis que 3 % adoptent la seconde. À partir de là, quatre pratiques sont candidates à une troisième place : le coït, les caresses du sexe, l'orogénital et la sodomie. Ceux qui, après avoir caressé le sexe de leur partenaire, enchaînent sur le coït forment un groupe non négligeable : environ 18 % ; ceux qui échangent des caresses du sexe avant le coït sont 33 % ; enfin, ceux qui font précéder le coït de caresses orogénitales ou de la sodomie représentent environ 1 %.

Il y a donc chez les jeunes ayant eu des pratiques génitales une séquence très majoritaire qui prend la forme suivante : baisers-caresses du corps-caresses génitales-coït et autres pratiques génitales ; une séquence d'une importance moyenne : baisers-caresses du corps-coït-caresses génitales ; deux séquences très minoritaires : baisers-caresses-orogénital-coït/caresses génitales. Parmi les 3 % qui caressent avant d'embrasser, la structure du reste de la séquence des actes est identique. La séquence majoritaire caresses génitales-coït-caresses orogénitales et sodomie. Ces séquences sont distribuées de la même façon parmi les filles et les garçons. Autrement dit, la variable

sexe n'influe guère sur l'ordre chronologique des pratiques sexuelles. Pour plus de simplicité, nous assimilerons les rares séquences où il y a inversion du calendrier baisers-caresses aux séquences où les baisers viennent en premier. Pour étudier les rapports entre séquences et partenaires, nous ne tiendrons pas compte non plus des divergences, à notre sens mineures, portant sur l'ordre des actes qui sont situés en cinquième et sixième positions. En effet, il ressort nettement de l'analyse que trois actes structurent les comportements d'entrée dans la sexualité relationnelle : le premier baiser, les premières caresses et la première pratique génitale, qu'il s'agisse de caresses du sexe, de coït et, exceptionnellement, d'orogénital ou de sodomie.

Les deux séquences importantes décrites pour les jeunes génitalement actifs se ramènent à : d'une part, la séquence baisers-caresses du corps-caresses génitales puis coït, orogénital, sodomie, qui implique deux tiers des jeunes génitalement actifs ; d'autre part, la séquence baisers-caresses du corps-coït-caresses génitales et sodomie.

Les diverses séquences ne sont pas adoptées dans les mêmes proportions par les élèves de chaque filière. Nous avons dit que les séquences qui ne comportent aucune pratique génitale sont plus répandues parmi les lycéens de l'enseignement général que parmi ceux de l'enseignement professionnel, et plus fréquentes parmi ceux-ci que chez les apprentis. De la même façon, parmi les lycéens de l'enseignement général, la séquence où le coït précède les caresses du sexe est plus rare que dans l'enseignement professionnel et chez les apprentis. Ces derniers se singularisent par leur précocité, par l'importance relative de la séquence coït d'abord, caresses génitales ensuite.

Ces séquences d'actes sont révélatrices des modes d'entrée dans la sexualité, variables selon la filière scolaire et professionnelle. Les parcours privilégiant le coït et la sodomie sont plus souvent des parcours d'apprentis, alors que ceux des lycéens de l'enseignement général et technique, où la phase d'échange de baisers est plus longue, incluent rarement le coït avant les caresses du sexe. Dans l'exploration de ces séquences, les lycéens de l'enseignement général se distinguent des apprentis par la place qu'ils accordent à la séquence limitée aux baisers et aux caresses du corps : on trouve dans cette phase 16 % des lycéens de l'enseignement général, 13 % des lycéens de l'enseignement professionnel et 7 % des apprentis. Par ailleurs, la séquence qui comprend les baisers, les caresses du corps et du sexe mais pas le coït est aussi privilégiée chez les lycéens puisqu'elle est le fait de 7,5 % des 16-18 ans, contre 2,5 % chez les apprentis de la même tranche d'âge. Réciproquement, les apprentis intègrent tôt des séquences comprenant le coït ou la sodomie. Ainsi, la séquence comprenant tous les actes décrits concerne 6,2 % des apprentis contre 2,5 % des lycéens de l'enseignement général. [...]

Les voies

Les diverses pratiques sexuelles ne sont pas véritablement les éléments d'un répertoire, elles s'organisent en des séquences qui laissent peu de place aux variations individuelles pour ce qui concerne l'ordre des actes. L'autonomie personnelle dans les conduites sexuelles se manifeste sous deux aspects : « Avec qui ? » et « avec quels sentiments ? » et, corrélativement, par la variabilité des délais entre les actes. Nous allons maintenant décrire l'entrée dans la sexualité génitale sous l'angle des partenaires impliqués. Une des caractéristiques majeures de l'entrée dans la sexualité aujourd'hui est sa forme propédeutique : on essaie, on reprend, bref, l'ajustement qui, jusqu'aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale, était souvent platonique s'opère aujourd'hui charnellement. C'est un aspect essentiel de l'évolution récente des mœurs :

la sexualité n'arrive plus en bloc avec le mariage ou, pour les garçons, par la rencontre d'une prostituée. C'est une exploration mutuelle, initiée de manière autonome. Le découplage temporel entre les divers actes sexuels qui balisent cette entrée a une autre conséquence ou un autre corrélat : la diversification des partenaires avec lesquels se fera l'apprentissage de la sexualité. Le fait que ces actes inauguraux se passent avec la même personne ou avec diverses personnes distingue nettement les types de biographies affectives et sexuelles.

Nous avons distingué deux étapes. La première est délimitée par le premier baiser et les premières caresses non génitales, la seconde par ces caresses et le premier acte génital qui n'est pas ordinairement le coït. Dans chaque phase, nous cherchons s'il y a ou non changement de partenaire. Les réponses à la question : « Changer ou rester avec le même partenaire ? », posée au cours de la transition du premier baiser aux premières caresses et des premières caresses du corps aux premières pratiques génitales, délimitent quatre voies ou parcours.

Ces quatre voies ont pour les adolescents un poids très inégal ; 9,1 % des 1518 ans empruntent la voie A : toujours le même partenaire ; 5,1 % empruntent la voie B : le même puis un autre ; 55,4 % la voie C : changer puis le même ; et 30,4 % la voie D : toujours changer. Ces voies se distinguent au premier abord par l'âge moyen au premier baiser de ceux qui les empruntent. Sur la voie A s'engagent les jeunes qui échangent un premier baiser tardif - vers 14,5 ans. Les autres voies sélectionnent des jeunes gens plus précoces au premier baiser : un peu plus de 13 ans pour la voie B, un bon 12,5 ans pour la voie C, et à peine plus de 12 ans pour la voie D. Plus on commence tôt à embrasser et plus il est probable que l'on changera de partenaire au cours du processus d'entrée dans la sexualité génitale. Mais ce constat est loin d'épuiser la signification des différents chemins. Les questions sous-jacentes à cette description sont évidemment de savoir qui emprunte une voie plutôt qu'une autre et pourquoi. Or ces voies ne se présentent pas comme des parcours qui seraient repérables à l'avance et que l'on pourrait choisir d'emprunter ou d'écarter. Plutôt que se demander qui emprunte ces voies, nous allons voir qui ces voies sélectionnent. Les jeunes qui adoptent une voie forment-ils des ensembles relativement homogènes, du point de vue de l'âge principalement ?

Pour chacune des voies, nous allons étudier aux diverses étapes l'âge moyen des cohortes et sa dispersion. La dispersion des âges à chaque étape définit le degré d'homogénéité de ceux qui empruntent une voie donnée. Une distribution des âges bimodale, ou, à tout le moins, une courbe dont la distribution s'écarte de la distribution normale par un aplatissement très net, suggère l'existence de deux sous-groupes distincts. Inversement, une courbe unimodale indique que le parcours en question rassemble des jeunes du même âge. En caractérisant les voies par la distribution des âges des individus qu'elles sélectionnent, notre hypothèse est que le critère essentiel de distinction des voies est biographique. Il existe une corrélation entre la maturité relative au moment des divers actes et le chemin suivi. De plus, certaines voies recrutent des individus du même âge tandis que d'autres s'adressent à des jeunes d'âges très divers.

Texte n°5 : Georges BALANDIER [1984], « Le sexuel et le social. Lecture anthropologique », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 76, janvier-juin 1984, pp. 5-19 (extraits).

La sexualité humaine est un phénomène social total : tout s'y joue, s'y exprime, s'y informe dès le commencement des sociétés. Elle est à l'évidence une donnée de nature. Les différences des corps masculins et féminins, les modifications qui les affectent durant le parcours de la vie individuelle, l'« instinct » (terme du vocabulaire commun) qui conduit à la conjugaison sexuelle, la capacité d'engendrer qui résulte de cette union, imposent la reconnaissance de ce fait. Mais il est tout autant apparent que cet aspect de la nature de l'homme est celui qui a, le plus tôt et le plus complètement, été soumis aux effets de la vie en société, Un « travail » s'y effectue en même temps que sur le corps dont il est indissociable. Le sexuel et le corporel en constituent à la fois les objets et les moyens ; ils sont produits socialement et, ils deviennent des opérateurs sociaux, les plus immédiatement utilisables. La sexualité est socialisée ; le partage sexuel des activités traverse tout le champ de la société et de la culture ; la puissance et le pouvoir, les symboles et les représentations, les catégories et les valeurs se forment d'abord selon le référent sexuel. La sexualité a ainsi une fonction agrégative, l'anthropologie moderne la manifeste sous la diversité des formes sociales et culturelles, la théorie psychanalytique la révèle par ce qui définit son appréhension propre de l'homme. Ce dernier a plus produit socialement, et maintenu en très longue durée, par le traitement de sa propre nature, qu'il n'a longtemps produit par sa relation à la nature l'environnant. La production d'hommes et ce qui en dérive paraît avoir primé la production de choses.

Ce qui a dérivé de la première, c'est une possibilité immédiate de penser le monde : son origine, son ordre, ses transformations. Les cosmologies traditionnelles et les mythologies recourent souvent au dualisme sexualisé ; tout résulte alors des relations multiples établies entre éléments marqués du signe masculin et éléments marqués du signe féminin. L'union des deux principes est source de vie, clef de la logique du vivant, mais elle est vulnérable - elle lie en opposant, ce qui la fonde est en même temps ce qui la menace, son ordre est porteur de désordre. Ce qui va être exprimé, « expliqué », par images et symboles, c'est une création, une organisation à partir de celle-ci, et un risque constant de dégradation.

Texte n°6 : John H. GAGNON [1999], « Les usages explicites et implicites de la perspective des scripts dans les recherches sur la sexualité », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°128, traduction Michel Bozon et Christian Cler, pp. 73-79 (extraits).

La première formulation détaillée de la théorie des scripts a été énoncée sous une forme quelque peu négative : « En l'absence des éléments appropriés du script qui définit la situation, nomme les acteurs et décrit le scénario de l'action, il est improbable qu'il se produise quelque chose de sexuel. On peut ainsi concevoir sans mal une multitude de situations dans lesquelles tous ou presque tous les ingrédients d'un événement sexuel sont présents mais qui ne conduisent à rien de sexuel, dans la mesure où il ne se produit même pas d'excitation sexuelle » (J. H. Gagnon et Simon, 1973. p. 17).

Ce passage soulignait : a) qu'une conduite sexuelle présupposait un schème cognitif structuré (que nous avons qualifié de « script ») sans lequel les acteurs ne pourraient pas reconnaître le caractère potentiellement sexuel de la situation ; b) qu'une telle reconnaissance nécessitait une interaction complexe entre un acteur et un contexte plutôt qu'une réponse simple à des signaux sexuels universels ; et c) que la conduite sexuelle trouve ses sources plus dans le contexte qu'elle ne résulte d'une pulsion interne. C'est un arrangement et non l'effet d'un automatisme ou d'un instinct.

Dans un autre passage, les scripts étaient définis de manière plus concrète : « Les scripts jouent un rôle dans l'apprentissage de la signification des états mentaux internes, dans l'organisation en séquences des pratiques sexuelles, dans le décodage des situations inédites ; ils fixent les limites des réponses sexuelles et relient les significations des aspects non sexuels de l'existence aux expériences proprement sexuelles » (*op. cit., loc. cit.*)

C'est le script qui met en relation les sensations de désir et de plaisir ou inversement, de dégoût et de nausée avec les pratiques corporelles, avec les contacts physiques et les signes physiologiques d'excitation. L'érection, par conséquent, n'est pas automatiquement reliée à une sensation de plaisir, pas plus que l'orgasme. Pour que puisse se dérouler la séquence des pratiques composant un rapport sexuel, il faut présupposer l'existence d'un script qui définit ce qui doit être fait avec telle ou telle personne, dans telle ou telle circonstance ou à tel ou tel moment, et qui précise les sentiments et motivations appropriés à la situation (l'horreur ou la joie, la colère ou la tendresse). En même temps, le script informe sur ce qui constitue ou ne constitue pas une situation sexuelle et fournit des éléments qui rattachent la vie érotique à la vie sociale en général (ainsi la connaissance des scripts d'âge - ce qu'est un adulte par rapport à un enfant - oriente le choix du partenaire sexuel dans le sens approprié). Les scripts ne sont pas seulement les propriétés cognitives d'acteurs isolés ; ils font nécessairement partie intégrante d'une structure sociale, « le script [est] la forme organisée de conventions mutuellement partagées qui permet à deux acteurs ou plus de participer à des actes complexes impliquant des rapports de dépendance mutuelle » (*op. cit., p. 18*).

Selon cette première formulation, les scripts agissaient avant tout à deux niveaux : aux plans intrapsychique et interpersonnel, c'est-à-dire au niveau de la vie mentale (qu'on peut décomposer, grosso modo, en projets d'avenir, règles pour l'action présente et schèmes de mémorisation des expériences passées) et à celui des interactions sociales (comme celles qui interviennent dans la réalisation d'activités sexuelles) ; puis ces deux dimensions ont été explorées plus avant dans d'autres travaux de cette première période. L'article intitulé « Scripts and the coordination of sexual conduct » (J.H. Gagnon, 1974) analyse la relation entre une description naturaliste de la conduite sexuelle utilisant les formes narratives conventionnelles et la description, par Masters et Johnson, du cycle de l'excitation sexuelle et de l'orgasme. Il en ressort trois éléments principaux. Tout d'abord, les phases du cycle de l'orgasme, dans la description classique de Masters et Johnson, reposent à tel point sur un script culturel de conduite sexuelle qu'en réalité « excitation, plateau, orgasme et résolution » correspondent moins à des états biologiques discrets qu'à des états mentaux distincts (aucun marqueur biologique particulier n'indique de changement d'état). Ensuite, ce sont les scripts qui coordonnent l'accomplissement pratique des actes sexuels qui s'effectuent entre partenaires (l'accent étant mis ici sur la relation entre l'interpersonnel et l'intrapsychique). Enfin, il apparaît que les représentations scientifiques des phénomènes sexuels sous-estiment fortement

la part des éléments non sexuels dans la réalisation de ce qui constitue à première vue des activités sexuelles toutes simples.

Se concentrant sur l'interface entre la vie psychique et l'action sociale, Gagnon (1974) aborde les scripts comme des schèmes cognitifs bien structurés ou des dispositifs heuristiques qui orientent et perfectionnent l'action. Simon (1974), quant à lui, défend l'idée que le script n'obéit à une forme narrative conventionnelle que pour les séquences d'actions externes (interpersonnelles). Au niveau intrapsychique, les éléments érotiques constituent un ensemble plus complexe de signifiants symboliques stratifiés, organisé selon les logiques non narratives de la représentation et du symbolisme littéraires. L'excitation peut ainsi être provoquée non par une intention d'avoir des rapports sexuels, mais par des éléments symboliques fragmentaires issus des médias ou d'éléments plus directement reliés à l'expérience personnelle. Dans ce cas, l'analyse de la vie mentale peut s'appuyer sur la tradition surréaliste, sur la poésie ou sur toute autre source d'expression condensée. Ainsi, par exemple, le concept de « micropoint (microdot) » que l'on doit à Stoller, cette hypothèse d'une zone à laquelle il suffirait d'accéder pour qu'une excitation ou une activité sexuelle se manifeste, relève d'une conception quelque peu similaire. Dans le théâtre de l'esprit, l'acteur réagit à une odeur, à une expérience antérieure, au corps d'une autre personne ou à un objet fétiche, qui suscitent l'intention de s'engager dans un rapport sexuel conjugal. Tout cela suggère que les processus mentaux qui organisent les désirs sexuels comportent deux temps : d'abord, il existe des fragments mentaux érotiques et/ou des émotions qui sont à la source des sensations corporelles érotiques ; ensuite, ces éléments sont encodés dans des scripts cognitifs plus organisés qui constituent des instructions pour les interactions concrètes avec d'autres personnes. Et ce besoin d'élaborer des scripts internes se retrouve dans l'ensemble de la conduite sexuelle, qui implique que la vie mentale soit coordonnée avec un comportement social : cela s'applique également à la masturbation (J. H. Gagnon, 1977), dans laquelle le fantasme de l'individu est coordonné à une manipulation de son propre corps.

Outre les scripts d'ordre intrapsychique et interpersonnel, des travaux plus récents ont insisté sur la nécessité d'inclure des scripts d'ordre culturel comme éléments à part entière dans la théorie des scripts : envisagés pour la première fois dès 1973 (J. H. Gagnon et W. Simon, chap. 9) à l'occasion de l'analyse des « représentations sexuellement explicites », ils n'ont pas été traités de manière approfondie dans un premier temps. Cette analyse des représentations sexuellement explicites (ou pornographie, comme nous l'appelions à l'époque) a laissé entrevoir quelques points importants. En premier lieu, que ces représentations, même si elles constituaient d'ordinaire un genre littéraire et visuel très limité, contenaient toutes sortes de signes indiquant aux lecteurs et aux spectateurs qu'il était normal de ressentir une excitation ou d'imaginer des activités sexuelles avec certains types de personnes (au cinéma américain ou à la télévision, il est normal de représenter des meurtres commis sur des « professionnelles du sexe » ou sur des femmes qui ont des relations occasionnelles). Ensuite, que les représentations sexuellement explicites et les fantasmes étaient étroitement apparentés, mais que nombre d'individus nourrissaient des fantasmes ne figurant pas dans ces représentations et que beaucoup de ceux qui avaient des fantasmes refusaient les représentations sexuelles qui leur étaient proposées, un contraste frappant existant à cet égard entre les hommes et les femmes (A. Snitow *et al.*, 1984 ; C. Vance, 1984). Enfin, que les représentations sexuellement explicites dans la culture occidentale

étaient un produit hautement répétitif et ennuyeux, consommé de façon irrégulière par la plupart des clients (B. Kuchinsky, 1973).

[...]

Les scripts sexuels peuvent donc être décrits à trois niveaux : l'intrapsychique, l'interpersonnel et les scénarios culturels (W. Simon et J. H. Gagnon, 1986,1987). Ils peuvent être abordés de deux manières différentes, soit par une description statique, soit par un examen des relations dynamiques et des interrelations qui s'établissent entre ces trois niveaux, d'une culture à l'autre et au cours de la vie. Dans l'approche statique, les scripts sexuels existent à trois plans relativement distincts. Les scénarios culturels peuvent être considérés comme des sortes de règlements qui opèrent au niveau de la vie collective : toutes les institutions et tous les dispositifs institutionnels fonctionnent en ce sens comme des systèmes sémiotiques qui spécifient le contenu et la pratique de chaque rôle. Les prescriptions du rôle sont inscrites dans des récits (les scripts du rôle) et fournissent aux acteurs les clés de compréhension nécessaires pour entrer dans le rôle, l'interpréter et faire sa sortie de façon vraisemblable. Dans ce cas, l'individu peut être considéré comme un membre plus ou moins actif d'un public en attente de prescriptions sociales et dont la plus ou moins grande réceptivité à ces prescriptions varie en fonction de diverses variables (l'âge, la classe, l'ethnie, etc.).

Les scripts interpersonnels opèrent au plan des interactions sociales. Le fait que ces scripts soient reconnus et utilisés fonde l'existence de modèles stables et structurés de comportement social. L'individu est un acteur qui répond aux attentes d'autres personnes et règle sa conduite sur celle d'autrui. Le concept de script est entendu ici dans son acception la plus cognitiviste et marque l'interface entre l'interaction et la vie mentale.

Les scripts intrapsychiques correspondent au contenu de la vie mentale et sont partiellement la résultante des prescriptions des scénarios culturels et des exigences de l'interaction, tout en étant partiellement indépendants de ces éléments. Les difficultés de la mise en relation de la signification (la culture) et de l'action (l'interaction sociale) se jouent dans la sphère intrapsychique. Les origines des scripts intrapsychiques sont donc diverses : à la base, ils sont souvent composés de versions de scénarios culturels sur lesquels des improvisations ont été faites, au point parfois de réviser entièrement le texte en vue de satisfaire aux exigences des interactions concrètes. Dans bien des cas, la version idéale du scénario culturel (comment on devrait se comporter) et ses variantes pragmatiques sont présentes simultanément à l'esprit des individus. Parmi ces scripts, on trouve aussi bien des récits cognitifs très ordonnés que des fragments épars de désirs, de souvenirs et de projets : plus on s'approche de l'interaction, plus il est fréquent que les scripts intrapsychiques s'ordonnent au point de ressembler à des projets ou à des schémas, même si les éléments mentaux moteurs de l'interaction ne sont pas toujours très saillants. L'individu est ici un dramaturge qui scénarise sa conduite de façon à résoudre les problèmes que posent les interactions.

Dans le fonctionnement pratique de la vie sociale, mentale et culturelle, les niveaux de scripts sont en interrelation dynamique. À l'interface entre la culture et la vie mentale, l'individu est spectateur, critique et correcteur, dans la mesure où les matériaux des scénarios culturels sont importés dans ses scripts intrapsychiques. À l'interface entre l'interaction et la vie mentale, l'individu est acteur, critique et dramaturge. Dans le monde privé de ses productions mentales, l'individu se comporte également comme un producteur de fantasmes, un chroniqueur de mémoires et un utopiste qui utilise les matériaux des interactions et de la culture afin d'élaborer des

alternatives originales aux scénarios culturels existants et aux modèles d'interaction en vigueur : certains individus tentent de donner une expression visible de ces nouvelles combinaisons de significations et d'actions en créant de nouvelles formes culturelles à partir des interactions. Mais il importe de noter que la culture et les interactions ne sont reliées par aucune interface directe - ces effets-là étant totalement médiatisés par la vie mentale (ou l'intrapsychique).

Ces interrelations entre plusieurs niveaux de scripts ont des dimensions historiques, culturelles et individuelles. Il existe des cultures et des périodes historiques où les significations culturelles dominantes sont en concordance avec les possibilités sociales d'interaction : les scénarios culturels sont alors la mesure de l'interaction et l'individu se contente de surveiller la qualité de sa performance. Mais : « même dans les cadres sociaux les plus traditionnels en apparence, les scénarios culturels sont rarement prédictif des comportements réels. Pour remplir leur fonction, les scénarios culturels doivent être empreints d'une telle abstraction générique qu'il leur est impossible de s'appliquer de manière cohérente en toute circonstance. [...] L'éventualité d'un manque de congruence entre le scénario abstrait et la situation d'interaction concrète doit être résolue au niveau des scripts interpersonnels » (W. Simon et J.H. Gagnon, 1986, p. 98).

« L'obligation de créer des scripts interpersonnels transforme l'acteur social qui, à la fonction exclusive d'acteur spécialement formé pour jouer le ou les rôles qui lui incombent, ajoute la tâche de scénariste ou d'adaptateur partiel, qui s'applique à fondre les matériaux des scénarios culturels pertinents pour en faire les scripts d'un comportement adapté à un contexte » (*op. cit.*, p. 99),

Ces extraits attirent l'attention sur le fait que nous sommes d'abord socialisés aux scénarios culturels comme spectateurs ou élèves, mais que l'obligation de mettre ces scénarios en pratique nous contraint à les modifier de façon à satisfaire aux impératifs des situations concrètes qui comprennent, par exemple, les attentes des autres personnes qui se trouvent dans ces situations avec nous et l'ensemble des relations que nous entretenons avec elles. Dans ces circonstances, nous passons du statut de pur acteur disant son texte à celui d'improvisateur faisant partiellement office de dramaturge. Si les modifications peuvent être minimales lorsque l'ajustement est bon entre les attentes de la culture et les impératifs des circonstances, dans d'autres cas, des degrés divers d'improvisation peuvent être requis. Dans des circonstances totalement inédites, il nous appartient de composer le script au fur et à mesure ; néanmoins, même cette invention ne se fait pas à partir de rien, puisqu'elle utilise toujours les matériaux disponibles de scripts existants.

« Dans les contextes où les complexités, les conflits et/ou les ambiguïtés se multiplient au plan des scénarios culturels, des demandes beaucoup plus pressantes sont adressées à l'acteur [...]. L'obligation de construire son propre comportement comme un script, et l'hypothèse implicite que le comportement d'autrui est aussi écrit comme un script, incitent l'acteur à opérer "une répétition privée" en premier lieu, qui n'a vraiment de sens que lorsque des possibilités différentes se présentent. [...] C'est ce qui crée le fantasme dans l'acception la plus riche du terme : la réorganisation symbolique de la réalité, de manière à la rendre complice de la réalisation des désirs de l'acteur, dans leurs multiples strates et leurs divergences possibles. (W. Simon et J. H. Gagnon, 1986, p. 99).

L'élaboration de scripts intrapsychiques est donc une activité mentale qui se révèle indispensable quand le simple respect de son rôle par l'acteur social ou même le remaniement de matériaux existants des scénarios culturels devient trop difficile. Il est

clair que la relation entre les scénarios culturels, les scripts interpersonnels et les scripts intrapsychiques est complexe et diffère non seulement d'une culture et d'une période à l'autre, mais également au sein des sous-groupes culturels et d'un individu à l'autre. Certains individus reproduisent fidèlement les prescriptions des scénarios culturels dans leurs conduites quotidiennes, sans être troublés et souvent avec enthousiasme ; d'autres trouvent, au contraire, les exigences de la culture aliénantes et perturbantes, mais sont tout aussi incapables de jouer les rôles impartis que de se soustraire à ces exigences et ces rôles : dans ce dernier cas de figure, la réponse peut résider dans le crime, la folie, l'art ou la science.

Texte n°7 : Michel BOZON [2002], « Orientations intimes et constructions de soi », in : Michel Bozon, *Sociologie de la sexualité*, Paris : Nathan Université, p. 107-109.

[Nous avons là un résumé, par Michel Bozon, de la typologie qu'il a lui-même créée]

Pour qu'une interaction sexuelle ait lieu, les comportements ne peuvent pas trop s'écarter des scripts sexuels ou des histoires de référence disponibles dans une situation donnée. Au plan de leur histoire personnelle d'ensemble, les individus sont également soumis à une obligation de cohérence, qui est une des manifestations du processus d'individualisation. Si l'engagement dans la sexualité est devenu un élément de plus en plus important dans la construction du sujet individualisé, il existe néanmoins des manières bien différentes pour les individus de lui donner sens et d'inscrire la sexualité dans leur biographie.

Dans sa théorie des *orientations intimes*(4); Michel Bozon fait l'hypothèse qu'il existe des configurations distinctes, en nombre limité, qui associent de manière stable des pratiques de la sexualité et des représentations de soi, en sorte que celle-ci contribue de manières très différentes à la construction des individus. Ces types *d'orientation intime* constituent de véritables cadres mentaux, qui délimitent l'exercice de la sexualité, définissent le sens qui lui est donné et indiquent le rôle que la sexualité joue dans la construction de soi.

Ces orientations ne désignent donc pas des types psychologiques distincts, mais des logiques sociales d'interprétation et de construction de la sexualité, c'est-à-dire des manières de la définir et d'en user, qui s'expriment aussi bien en des représentations et des normes culturelles, qu'en des modes d'interaction entre partenaires, des modes de connaissance de soi, des dysfonctionnements redoutés ou des affects liés à la sexualité. Dans le modèle du *réseau sexuel*, c'est le lien d'*ego* à de multiples *alter*, partenaires sexuels passés, présents et futurs, qui tisse le sentiment de l'existence sociale et personnelle du sujet. À ce modèle qui définit un sujet sociable et généralement multipartenaire, à la sexualité extériorisée, craignant avant tout l'isolement, s'oppose le modèle du *désir individuel*, dans lequel le moteur de la construction du sujet est le retour périodique en lui du désir et de son accomplissement ; le sujet s'observe avant tout lui-même, l'activité sexuelle sert à la restauration de soi et ce que l'individu redoute le plus est l'étiollement de son désir. À cette orientation « narcissique », s'oppose un troisième

4. Michel Bozon [2001], « Orientations intimes et constructions de soi. Pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité », *Sociétés contemporaines*, N°41-42, p. 11-40.

modèle, celui de la *sexualité conjugale*, dans lequel les aspirations de l'individu sont dirigées vers la construction d'un *ego* conjugal : l'activité sexuelle ne se conçoit pas hors de ce cadre et son déroulement informe les partenaires sur l'état de la dyade. La crainte principale est le refroidissement de la relation, dont les conséquences pour la continuité du couple peuvent être très concrètes à une époque de grande mobilité conjugale. Même si ces trois orientations intimes se rencontrent chez les hommes comme chez les femmes, il est toujours peu légitime et socialement risqué pour une femme d'inscrire son comportement dans une orientation de réseau.

L'existence de ces lectures contrastées de la sexualité conduit à des conflits d'interprétation, soit au plan politique ou culturel (comment réguler ou représenter la sexualité ?), soit au plan interindividuel (que veut chacun des partenaires dans un rapport sexuel ?). Le malentendu entre deux partenaires qui ne partagent pas les mêmes attentes à l'égard de la sexualité est l'une des composantes les plus récurrentes d'une relation sexuelle. Au plan intrapsychique, les individus connaissent fréquemment des clivages internes, pas nécessairement vécus comme des contradictions : l'existence, pour une même personne, d'une scène sexuelle primaire et d'une scène secondaire favorise la coexistence de plusieurs interprétations de la sexualité et par ailleurs des glissements biographiques peuvent faire se succéder ou s'ajouter plusieurs perspectives au fil du temps.

Texte n°8 : Gayle S. RUBIN [1999], "Thinking Sex: Notes for a Radical Theory of the Politics of Sexuality" in Richard G. Parker & Peter Aggleton (eds.), *Culture, Society and Sexuality. A Reader*, Londres/New York, UCL Press, p. 143 (extrait traduit – avec erreur d'attribution à Gargi Battacharrya (p. 59) – par Valérie Daoust [2005], *De la sexualité en démocratie. L'individu libre et ses espaces identitaires*, Paris, PUF, p. V).

Cette époque en est venue à penser au sexe. À certains, la sexualité peut sembler un sujet léger, une distraction frivole des problèmes plus graves tels que la pauvreté, la guerre, le racisme, la famine, la maladie ou la destruction nucléaire. Cependant, c'est précisément à de tels moments, lorsque se présente la possibilité de destruction impensable, que les gens sont susceptibles de s'affoler dangereusement à propos de la sexualité. Les conflits contemporains sur les valeurs sexuelles et les mœurs érotiques ont beaucoup en commun avec les débats religieux d'autrefois. Ils prennent un énorme poids symbolique. Les débats sur les comportements sexuels deviennent souvent des véhicules pour le déplacement d'angoisses sociales et pour l'évacuation du pouvoir émotionnel qui en résulte. Par conséquent, la sexualité doit être traitée avec un respect particulier en temps de tensions sociales.

Texte n°9 : Colette PARENT [2004] « Les identités sexuelles et les travailleuses de l'industrie du sexe à l'aube du nouveau millénaire », *Sociologie et sociétés*, Vol XXXIII, 1, pp. 159-178 (extraits)

La lutte pour permettre aux femmes qui vendent des services sexuels d'échapper à l'exclusion juridique et sociale n'a pas emprunté les mêmes voies et les résultats n'ont pas été aussi positifs [que les luttes des homosexuels]. [...]

Les prostituées emboîtent le pas au mouvement de libération des années 1960 et dans les années 1970 et 1980, des travailleuses de l'industrie du sexe de différents pays dont l'Angleterre, le Canada, les États-Unis, la France, la Hollande, etc., (Pheterson, 1989, 1996) prennent la parole. Elles rejettent la morale traditionnelle sur la sexualité et les analyses féministes dominantes à leur propos ; elles affirment qu'elles ne sont ni des femmes dépravées dangereuses pour la société, ni des victimes exemplaires de l'ordre patriarcal, mais bien des travailleuses de l'industrie du sexe. Pour elles, la prostitution constitue un travail légitime et n'est pas plus associée à la contrainte, à l'esclavage que n'importe quel autre métier ouvert aux femmes dans nos sociétés patriarcales. Qui plus est, contrairement aux mythes véhiculés sur elles, les prostituées ne sont pas responsables de la propagation des maladies vénériennes ; comme spécialistes dans leur domaine de travail, elles sont en mesure d'offrir des services sexuels sécuritaires. Elles réclament la décriminalisation de toutes les activités de prostitution et la reconnaissance de tous leurs droits civiques comme des travailleuses et citoyennes à part entière.

Notons ici que les demandes des regroupements de prostituées se distinguent de celles des groupes de femmes et des homosexuels en ce qu'elles ne réclament pas que ces pratiques sexuelles soient légitimées comme expression de leur sexualité ; elles affirment plutôt qu'elles renvoient à des services sexuels et constituent une forme légitime de travail. Leurs revendications n'en impliquent pas moins un redéploiement de la régulation sexuelle : y répondre favorablement, c'est reconnaître que des activités sexuelles puissent être investies de significations différentes selon le contexte social et individuel et qu'elles n'engagent pas nécessairement l'intimité d'un être. C'est mettre en cause l'association entre activités sexuelles et identité personnelle : leurs revendications touchent donc au cœur même de la *scientia sexualis*, à l'idée que nos pratiques sexuelles définissent notre sexualité comme expérience subjective profonde et livrent la vérité de notre être. Pour les représentantes des regroupements de prostituées, ces activités qui sont des activités de travail, livrent simplement leur identité de professionnelles. Qui plus est, ces pratiques ne renvoient pas en elles-mêmes à l'asservissement des femmes par les hommes ; elles peuvent aussi exprimer un rapport de services entre femmes et hommes. De cette façon, la sexualité n'est plus seulement conçue comme révélatrice de l'identité personnelle de l'individu, mais comme une question qui peut aussi être envisagée, apprise et pratiquée dans le cadre de la division sociale du travail.

Mais si on considère la lutte entreprise par les regroupements de prostituées après plus d'une décennie, il faut bien reconnaître que leurs gains ont été plutôt modestes [...].

Mais nous pouvons [...] considérer les résultats de ces mouvements à partir des changements qui marquent la modernité en ce qui concerne la construction de la sexualité. Giddens (1992, p. 32) nous propose à cet effet une [...] grille de lecture [...]

pour situer les enjeux de ces luttes dans le cadre plus large des changements qui marquent la modernité. La socialisation du monde naturel accompagne ces changements, affirme-t-il, et plus particulièrement la socialisation de la reproduction, autrefois fermement ancrée dans la nature. Ce faisant, l'hétérosexualité n'apparaît plus comme la norme absolue et l'on assiste à un déclin des perversions. La sexualité devient enjeu de plaisir et d'expérimentation (Vance, 1984). Ces changements ouvrent un espace pour la diversité sexuelle mais faut-il encore organiser la lutte pour concrétiser et maintenir ces changements.

Mais si cette lecture proposée par Giddens (1992) renvoie à des enjeux plus larges qui nous apparaissent pertinents pour saisir certaines tendances, elle ne nous permet pas de rendre compte de l'ensemble des changements au niveau de la régulation sexuelle et du maintien de l'exclusion de la prostitution. D'abord, le déclin des perversions n'est pas généralisée : si certaines s'effacent, d'autres prennent maintenant l'avant-scène, et nous pensons à la pédophilie, aux pratiques sado-masochistes, etc. Notons que les pratiques particulièrement dénoncées aujourd'hui comme perverses renvoient à des comportements sexuels marqués par des relations de pouvoir fortement inégalitaires, par la contrainte, voire par la violence. Si certains démons entrent dans l'ombre, c'est pour faire place à d'autres. A travers tous ces changements, la prostitution demeure largement stigmatisée : les lois contribuent encore et toujours à exclure ces pratiques, on cherche encore l'explication du choix des prostituées dans leurs déficits psychologiques et sociaux et l'on maintient leur exclusion sociale. Comment comprendre une telle résistance aux changements ?

D'abord, comme nous l'avons vu, le mouvement des prostituées présente la prostitution comme un travail et dissocie le lien savant et culturel entre identité personnelle et sexualité. A ce titre, ses représentantes défendent une position qui demeure fortement subversive dans le nouveau paysage de la régulation sexuelle qui a émergé depuis les années 1960. Ce moment marque, bien sûr, la fin des discours hégémoniques (religieux, scientifiques) qui contrôlaient les comportements sexuels pour faire place à un monde pluraliste : aujourd'hui, la question des comportements sexuels, de l'identité sexuelle et des mœurs sexuelles renvoient plutôt à des choix individuels (Weeks, 1995, p. 27). Giddens (1992) suggère d'ailleurs qu'en cette période postmoderne, le questionnement qui s'impose est « comment dois-je vivre ma vie » ? Cette question se pose particulièrement dans la sphère de l'intimité, en ce qui concerne les relations domestiques et la sexualité. Devant la pluralité d'options possibles, on s'interroge sur les bons choix et on recherche une relation satisfaisante comme moyen d'affirmation de soi. On s'engage alors non plus dans un contrat de mariage à vie, mais dans une relation intime qui devra être bâtie au quotidien, qui demande l'implication démocratique des partenaires, et qui, contrairement au mariage traditionnel, loge sous le signe de la flexibilité mais aussi de l'incertitude. La relation qui se construit alors constitue, selon Giddens, l'élément fondamental de la sphère de l'intimités. Qui plus est, le développement de cette relation dans le cadre du quotidien intime fournit à l'individu une histoire de vie qui lui permet de se reconnaître une identité personnelle, toute

5. Giddens (1992, p. 130) reconnaît que les femmes ont cheminé davantage que les hommes dans cette voie jusqu'à maintenant et que les homosexuels sont mieux placés que les hétérosexuels pour suivre ce chemin. Aux hommes hétérosexuels d'accepter maintenant d'investir leur identité dans une relation affective marquée non plus du signe de leur autorité mais de la marque de partenaires égaux qui «grandissent» ensemble.

provisoire soit-elle, dans ce monde marqué par l'incertitude. La sexualité fait corps avec cette sphère de l'intimité et avec la formation de l'identité individuelle.

Devant ces changements, nous croyons que nous faisons face à un obstacle majeur au niveau de la conception de la prostitution. On peut voir comment sa conception comme travail ajoute à l'insécurité qui marque les choix individuels d'aujourd'hui. Les gestes sexuels sont encore et toujours associés à la sexualité de la personne, à la formation de son être intime ; c'est à partir, entre autres, de ce présupposé, qu'on essaie de se construire comme individu dans un monde où les repères font cruellement défaut. Accepter de dissocier chez la même personne gestes sexuels professionnels et expérience sexuelle intime, c'est secouer ce qu'on considère comme un repère de la formation de l'identité personnelle et non pas simplement accepter la pluralité des identités sexuelles, ce qui constitue d'ailleurs déjà un défi⁶.

Enfin, en cette époque où les perversions qu'on dénonce impliquent inégalité de pouvoir, contrainte, voire violence, la prostitution cadre d'entrée de jeu avec l'insoutenable. Les prostituées peuvent apparaître comme des victimes à double titre : à cause des violences physiques occasionnelles subies dans le cadre de leurs pratiques mais aussi à cause du mépris ou encore de la réification dont elles peuvent être l'objet et qui contraste avec le développement des relations hommes-femmes sous le signe d'une plus grande égalité. Les féministes elles-mêmes définissent les prostituées comme les victimes ultimes de l'oppression des hommes. On a du mal à concevoir qu'elles peuvent se définir comme des professionnelles qui contrôlent les services qu'elles offrent : on les voit comme des femmes dont le moi intime est mis au service de l'autorité sexuelle des hommes.

Compte tenu du contexte social et cognitif, on comprend bien que le soutien au mouvement des prostituées soit plutôt limité et que leur initiative puisse rapidement être discréditée. Leur lutte ébranle très fortement nos représentations de la sexualité et de la victimation des femmes.

Les quelques victoires que le mouvement des prostituées a pu enregistrer (attention des médias, certains appuis policiers, de représentants municipaux, de professionnels, d'intellectuels, certaines batailles juridiques) constituent peut-être non seulement un gain symbolique mais déjà un tour de force. Mais il semble bien que la légitimité de leurs pratiques ne pourra être acquise que lorsqu'on acceptera d'établir une moralité non pas à partir des pratiques sexuelles mais de la responsabilité des acteurs sociaux face aux relations impliquées.

Texte n°10 : Maryse JASPARD [2005], *Sociologie des comportements sexuels*, Paris : La Découverte, coll. « Repères », pp. 3-4 (extraits)

Répression sexuelle, révolution sexuelle, libération sexuelle, liberté sexuelle, prophylaxie sexuelle, autant d'expressions familières mais équivoques, qui, ainsi énumérées, semblent dessiner une histoire de la sexualité en France. Schéma quelque peu réducteur d'une réalité polymorphe, difficile à cerner, car relevant de l'intime, mais

6. Notons que l'émergence du SIDA nous a plongé dans une économie sexuelle de récession, où sexualité se conjugue à nouveau avec peur, avec danger (Weeks, 1993b, 1995). Nous pouvons bien comprendre que dans ce climat de peur épidémique, le vieux spectre de la prostitution comme véhicule de la mort reprend vite droit de cité et que les prostituées deviennent les boucs émissaires. On veut les exclure ou on veut les sauver, mais on ne saurait accepter leurs pratiques.

qui met en évidence la dimension sociale des comportements sexuels. À l'entrée du troisième millénaire, au moment où la révélation de crimes sexuels tend à raviver l'irrationnel, notamment la croyance à la force irrésistible des pulsions instinctuelles, il importe d'approcher la sexualité sous un angle socio-historique. La conception exclusivement biologique de la sexualité apparaît erronée à l'ère de la contraception médicale, il est maintenant admis que le comportement sexuel, en partie acquis, résulte de l'interaction entre l'individu et la société. Les conduites sexuelles étant régies par des codes sociaux et régulées par les institutions, la compréhension du présent ne peut faire l'économie d'un regard vers le passé.

La prévention du sida, puis les drames liés aux violences sexuelles ont fait oublier que les conditions d'exercice de la sexualité ont été radicalement transformées avec l'avancée des droits des Femmes. C'est ce point de vue qui guide notre démarche, avec comme fil conducteur le mythe de la « révolution sexuelle », Celle-ci était à peine entamée que lui succédait, dans un mouvement de balancier, la dénonciation du « trop de sexe ». [...]

En 1968, la liberté sexuelle est revendiquée par les femmes et les hommes, toutefois avec un sens différent pour chaque sexe. En 1975, l'aboutissement des luttes pour la libéralisation de l'avortement et de la contraception apporte une réelle liberté aux femmes en leur permettant de détacher la sexualité du risque de grossesse ; l'harmonie sexuelle entre les deux sexes n'est pas acquise pour autant. En 1982, avec l'épidémie de sida, les cartes sont brouillées. Soit à peine dix années pour « jouir sans entraves », selon le slogan de la libération sexuelle. En tout état de cause, si le terme « révolution sexuelle » est quelque peu excessif, il y eut au moins changement. Quel changement pour les femmes et pour les hommes ? C'est ce que nous tentons d'appréhender à la lueur des sources disponibles. Les enquêtes sur la sexualité nous renseignent sur la réalité de la « misère sexuelle » dénoncée à la fin des années 1960 et sur les comportements sexuels à l'époque du sida; on peut ainsi vérifier ce qui reste de la libération sexuelle et de l'asymétrie des représentations féminines et masculines de l'amour et de la sexualité.